

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

Ghéon à l'Abbaye

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 2-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Ghéon à l'Abbaye

« Ghéon n'est plus, Mgr Mariétan n'est plus, le petit théâtre n'est plus. Et de tout cela survit — ce qui est beaucoup — un peu d'amour... »

C'est par ces mots que Marcel Michelet achevait naguère, dans un numéro des *Echos*, son hommage du souvenir à un « homme que nous avons aimé : Henri Ghéon ».

Je me souviens aussi. C'était, je crois, au printemps de 1921. Un de ces jours que nous aimions, qui arrivait de temps à autre, où la cloche interrompant plus tôt que de coutume la classe matinale, dérobaît une heure aux déclinaisons et théorèmes, pour nous mettre en contact avec la poésie, le théâtre, l'art, la littérature, la philosophie, la religion. Un hôte de passage acceptait de donner aux élèves du Collège une leçon qui nous paraissait surtout une récréation (quelle aubaine, parfois, quand on n'avait pas fait son thème, quand on ne pouvait opposer que le silence ou d'ânonnantes imprécisions aux interrogatoires précis et insidieux,..).

Ce jour-là, on apportait le fauteuil Louis XIII (je crois que c'est ça), plus imposant que confortable. Ce meuble, accomplissant un voyage plein d'embûches de la chambre du Révérend Prieur à l'Etude des Grands, à travers la cohue des étudiants qui remplissait les corridors, était un signe que le Révérendissime Abbé assisterait à la conférence. En pareil cas, Monseigneur remerciait ordinairement l'orateur. Cette fois, il le présenta.

C'était Mgr Mariétan et c'était Henri Ghéon.

Mgr Mariétan présenta « l'homme né de la guerre » que nous devions mieux connaître plus tard, à son propre contact et à travers le « témoignage d'un converti ». Ce qu'il dit exactement, je ne m'en souviens pas, sinon que dans une sorte de confession, le dramaturge chrétien lui avait appris comment, d'une conception païenne du théâtre, il était parvenu à l'autre conception originelle, religieuse, chrétienne, qu'il allait nous révéler lui-même.

Ghéon tantôt souriait, tantôt hochait la tête en signe d'assentiment, ou faisait un signe de dénégation quand

le compliment offensait son humilité. Et voilà que déjà il se montrait acteur. Et même, dirai-je, avec toute l'admiration que j'ai pour ces gens quand ils font bien leur métier, un peu clown. Il avait d'ailleurs une figure de



clown. Un visage rouge où souriait une bouche bien fendue — nous avons entendu plus tard Ghéon rire d'une façon bien française, jusqu'à devenir rabelaisienne — ; deux touffes de poils qui sortaient des narines ; des yeux très vifs, étonnamment doux quand ils laissaient paraître une âme mystique et enfantine, un grand front qui se continuait par un crâne en boule de billard superbement lisse, voilà comme il nous apparut. J'ajouterai que les épaules étaient un peu voûtées, « conséquence de la guerre », disait-il, où il avait servi comme médecin. Car telle était, comme à Georges Duhamel, la première profession à laquelle il avait été destiné.

A vrai dire, je crois que tout cela, pour moi et quelques autres, ne s'est précisé que dans la suite. Mais je décris de façon rétrospective, et je dois bien réduire dans le temps une impression qui s'est lentement développée.

Henri Ghéon parla. Il nous surprit par sa voix d'un son extrêmement grave, qui prêtait d'abord à rire aux potaches que nous étions. Il cherchait ses mots. Plus exactement, peut-être, en excellent orateur et acteur qu'il était, il distribuait ses silences entre les paroles pour capter l'attention et la porter à son paroxysme. J'ai entendu depuis d'excellents maîtres de la pensée et du langage procéder de même, et j'ai acquis la conviction qu'ils n'hésitaient pas sur ce qu'ils avaient à dire. Simplement, ils pensaient en parlant, au lieu de réciter une leçon. Peu à peu, ils s'animaient — et Ghéon s'animait, mais non jusqu'à une vivacité qui n'était pas dans sa manière. Il parlait toujours avec calme. Il nous dit sa foi, sa méthode, son art. Il nous expliqua comment il était parvenu, ayant écrit deux ou trois pièces inspirées de la terre (*Le Pain*, entre autres, et *L'Eau de Vie*, si je me souviens bien), à sa conception du théâtre chrétien. Son pseudonyme même trahissait sa préoccupation initiale (Ghéon, de γῆ = terre). Il avait pensé ne pas devoir en changer, car la terre est une créature qui peut faire entendre une voix chrétienne.

Il expliqua et il illustra. Il nous lut, si j'ai bonne mémoire, des extraits du *Mystère de Sainte Cécile*, dont la mystique inspiration souffla bien haut par-dessus ma tête de « grammairien » étourdi, et de *La Farce du Pendu dépendu*. Celle-ci était plus accessible à notre âge. Ce fut, d'ailleurs, une origine.

L'origine du théâtre chrétien à St-Maurice. Cet été même de 1921, M. le Chanoine Cornut, dont l'enthousiasme n'avait d'égal que la magnifique insouciance du « qu'en-dira-t-on » — peut-être même une certaine complaisance au scandale dans un domaine si digne qu'on en fit —, mit à l'affiche des représentations de fin d'année *La Farce du Pendu dépendu*. Au même programme figurait encore *Tarcisius*, « tragédie » en 3 actes. On ne pouvait rêver d'une plus mauvaise introduction ou d'un meilleur repoussoir. Ghéon lui-même, accouru à la prière du chanoine régisseur pour diriger la mise en scène de

sa pièce, n'hésita pas, avec la magnifique liberté d'appréciation qui ne le quittait jamais, à qualifier la tragédie de *Tarcisius* de « pièce de patronage de 4^e ordre ».

Ce nonobstant, *Tarcisius* passa fort bien, Il passa la rampe et passa à travers la critique en dépit d'un imparfait du subjonctif qui sonne encore à mes oreilles : « Il aurait fallu que je raccompagnasse. » Il n'en alla pas si aisément de *La Farce du Pendu dépendu* qui était pourtant d'une autre écriture. Preuve que le médiocre soulève moins de passion que le chef-d'œuvre.

Si je le souligne, c'est pour expliquer une réflexion de Ghéon à Marcel Michelet : « Bienheureux, disait-il, que mon passage n'ait pas apporté que contradiction... » Ce début devait en apporter. Il rompait avec une tradition qui faisait impudemment voisiner les chefs-d'œuvre classiques, les mélodrames, les vaudevilles dépourvus de polissonnerie, ce qui était heureux, mais aussi d'art, ce qui l'était moins, et les drames de François Coppée, revus, corrigés, expurgés, adaptés à notre usage par feu M. le Chanoine Terrettaz — dont les vers, disait plus tard avec malice et pertinence M. le Chanoine Broquet, valaient au moins ceux de l'original.

Le Pendu dépendu, formule inédite, fit donc quelque tapage. Je n'insiste pas. Je reviens à Ghéon.

J'assistai aux répétitions de la « farce » en bonne place : j'étais souffleur ! J'en sus bientôt le texte par cœur, ce qui me permettait d'interrompre les broderies variables de maître Escamillo (aujourd'hui M^e Gustave Deferr), de secourir la mémoire défaillante de son épouse (M. Jaquet, aujourd'hui délégué de la Croix-Rouge en France), qui ne savait plus que dire quand sa « boule » l'étouffait, et même en d'autres circonstances... Le sextuor d'acteurs était complété par M. Martin Henry, aujourd'hui chanoine, et M. Laurent Gamacchio, curé à Genève (on voit, que l'aventure ne leur fut pas funeste), par feu M. François Bussard et M. Camille Roche, juge et gendarme, qui expièrent leur commun déni de justice en entrant de concert à l'Abbaye avec le père du pendu par eux maltraité.

C'est à ces répétitions — et aussi à l'apéritif qui suivait à la « Dent du Midi » — que je connus vraiment Ghéon. Il était sur la scène à montrer à chacun son rôle. Il enseignait la rouerie à Gustave Deferr qui a dû en

faire profit dans sa future carrière. Il expliquait la nervosité féminine à Jaquet qui croyait en avoir de reste. Il apprenait l'art de pocharder à Martin Henry qui, je crois, inclina à la sobriété par désespoir d'atteindre jamais la perfection de son modèle. Il incitait à la naïveté Laurent Gamacchio, qui s'y prêtait avec toute sa malice. Et quand François Bussard et Camille Roche, jeunes gens élégants et coquets, hésitaient à se lancer à plat ventre — c'est qu'il y avait de la poussière au vieux théâtre ! — le maître leur donnait l'exemple. Il fallut, prenant à sa place un souci vestimentaire qui n'était pas le plus grand chez ce célibataire, lui conseiller d'ôter son veston... et parer le plateau d'un vieux tapis qu'on emprunta peut-être bien, subrepticement, à la sacristie abbatiale !

J'ai souvent regretté, ayant l'âme charitable, que nous fussions, M. le Chanoine Cornut et moi, seuls à jouir en spectateurs de ces répétitions. C'était une représentation où l'on se fût amusé, et dont je ne me lassai jamais.

Pendant ce temps, M. Ghéon s'attachait fortement à l'Abbaye. St-Maurice ne fut par pour lui seulement une scène, mais une source d'inspiration. L'année suivante, nous jouions un *Saint Maurice* tragédie en trois actes, écrit par le dramaturge à notre intention. J'y tenais un rôle effacé. Je me souviens surtout d'un détail : un condisciple, Joseph Fleury, aujourd'hui curé de Delémont, jouait le rôle d'un vieux légionnaire, belliqueux et rebelle à l'idée du martyr. Les principaux rôles de cette pièce étaient dévolus à Léonard Montangero (le primicier Maurice), redevenu collégien pour la circonstance en dépit de la maturité acquise ; à André Chaperon (Candide) dont la sagesse et le courage comme président de St-Gingolph ont été depuis proclamés dans tout l'univers ; à Jean Heimgartner (Exupère), aujourd'hui curé de Bex.

On joua au même programme deux épisodes, le premier et le troisième, des *Aventures de Gilles*. Ce fut un délire d'enthousiasme. N'ayant aucun rôle ici, je demandai d'être souffleur : on devine pourquoi !

Ghéon, de nouveau, nous exerça pour ces deux pièces. Il fit mieux. A l'une des trois représentations, l'acteur qui devait figurer Dame Magloire, servante de l'évêque Césaire, fut empêché, je ne sais plus pour quelle cause invincible. On avait choisi pour ce rôle un jeune homme de

fine taille et de voix fluette. On ne pouvait le remplacer au pied levé. Catastrophe ?

Non. Ghéon lui-même s'offrit à tenir le rôle. Nous riions tous... mais un peu jaune, M. Cornut surtout. Ce serait un succès ou un désastre. Ce fut un succès... énorme, c'est le cas de le dire.

Ceux qui l'ont vue, se souviendront à jamais de la maritorne. L'évêque Césaire lui-même, par ailleurs très digne, en perdit un moment son sérieux. Dame Magloire-Ghéon perdit, elle, le fil de son discours, s'en tira d'ailleurs fort bien — mais le souffleur que j'étais eut plus chaud que de saison, lors même qu'on fût à la mi-juillet. La servante était une sorte de fée Carabosse — Ghéon s'était affublé et grimé lui-même et parlait d'une voix sépulcrale. Les spectateurs purent conclure que si son épiscopal maître courait le risque de voir son autorité anéantie par un tel « gouvernement », ses autres vertus n'en étaient pas le moins du monde menacées. M. Haegler, qui n'était pas encore mon confrère, me disait ensuite sur le quai de la gare : « C'était bien un peu exagéré. » Un peu ? Le rédacteur du *Nouvelliste* usait déjà de modération dans les termes et de délicate charité.

L'année suivante, on renoua provisoirement avec la tradition classique : M. Ghéon était là et donna ses conseils. Mais en 1924, on revint au théâtre chrétien. Ce fut *Le Pauvre sous l'Escalier*.

J'y jouai — ce fut mon dernier rôle à St-Maurice — le colporteur, le camelot bavard... et agent de renseignements. Je trouvai peut-être là ma vocation dernière : pour un journaliste ce rôle pouvait marquer une prédestination. Me permet-on un rapprochement qui fera sourire quelques anciens ? La dame de céans, au bénéfice de qui j'apportais des nouvelles... fausses, était figurée par Louis Perraudin — une ravissante blonde aux sourcils et aux yeux noirs. Nos chemins se sont croisés depuis lors ; je ne pense pas que mon cher condisciple ait beaucoup de raisons d'être satisfait de moi qui l'aidai déjà si mal à trouver l'objet de ses vœux et de son inquiétude...

En 1925, la nécessité de faire recette incita à reprendre *L'Aiglon* joué avec un succès si éclatant à Carnaval et à la fin de l'année scolaire, neuf ans auparavant. Mais

on revint à Ghéon les trois années suivantes avec *La Bergère au pays des Loups* et *Le Petit Poucet* (1926), *La merveilleuse histoire du jeune Bernard de Menthon* (1927) et *Le Miracle de l'Enfant Bavard* (1928). Dès lors, les représentations théâtrales furent supprimées à la clôture de l'année scolaire, et il incombe désormais à la seule Agaunia qui jusque-là en partageait l'honneur avec les autres élèves du Collège, de maintenir la tradition théâtrale.

Mais précisément, en 1929, l'Agaunia — et ce fut pour elle la seule fois — joua encore de Ghéon *Les Trois Sages du Vieux Wang*.

Je n'ai pas vu les représentations qui se donnèrent à partir de 1925. En revanche, il m'a été donné de revoir Ghéon et surtout d'entendre parler de lui par des amis qui l'approchèrent de très près, qui furent ses confidents. Car Ghéon à l'Abbaye, on s'en doute, ce ne fut pas seulement un dramaturge et un metteur en scène, mais un homme et un chrétien.

Il aimait cette abbaye et même parfois, il disait : « Quand je serai un peu plus vieux, je demanderai qu'on m'y reçoive. Non pas comme Père, car il y faut de la vertu et des études, mais comme frère lai. » Et à ce dernier mot, il souriait malicieusement, y mettant une ironie fort perceptible.

Il aimait les offices. Tertiaire lui-même de S. Dominique, il récitait régulièrement et dévotement le Petit Office de la Vierge. Il disait alors en souriant : « Je vais lire mon bréviaire. »

Il souriait toujours, d'ailleurs, sauf à l'église où il s'abîmait dans la contemplation. Je l'y ai vu quelquefois : il avait une attitude humble, un air transi. Devant Dieu il ne jouait plus aucun personnage ; il ne se moquait non plus lui-même comme souvent devant les hommes.

Fervent monarchiste, partisan de l'« Action Française », il souffrit quand le mouvement fut condamné. Il se soumit, non sans sacrifice. « Le plus dur, disait-il parfois, n'est pas de s'incliner, même sans comprendre. Mais c'est de rencontrer d'anciens amis qui n'ont pu s'y résoudre et vous traitent de lâche pour avoir accompli un acte qui vous a tant coûté. »

Il se montra, à l'Abbaye, si doux, si humble, qu'il finit par conquérir tout le monde. Il n'y apporta pas que de la contradiction — d'ailleurs minime et pour un temps — mais de l'amour.

Il y rencontra — fut-ce lui qui les y amena en même temps ou le hasard — des amis français. Avec Maritain et J.-P. Altermann, il joua son *Dit de l'homme qui avait vu Saint Nicolas*. Je doute que Jacques Maritain soit souvent monté sur la scène en d'autres circonstances.

Hélas ! comme dit Marcel Michelet, Ghéon n'est plus, ni Mgr Mariétan qui nous le présenta, ni le petit théâtre où on joua ses œuvres et où je le connus. Mais de tous, et des choses mêmes, il nous reste un grand souvenir et, peut-être plus qu'« un peu » d'amour...

S. MAQUIGNAZ